

PORTA TEMPUS

CHEZ ANNAEDITIONS

Henri CARLIOZ

Amédée

Nicolas CHARPENTIER : Les Chroniques d'Esperia

Tome 1 : L'aube des temps
Tome 2 : L'avènement de la civilisation
Tome 3 : Les temps médiévaux
Tome 4 : L'époque moderne
Tome 5 : Le crépuscule du destin

J.L.DEMELIER-RIFFEAUD

Les marches du temps
Porta Tempus

Jack FERET : La Saga de [ÔM]

Tome 1 : La Sphère
Tome 2 : La Pyramide enfouie
Antépisode : Sefrkhêt
Tome 3 : Ishi
Tome 4 : [UTA]

Bastienne GERE

Tu m'en diras des nouvelles ...

Danielle GOURBEAULT-PETRUS

Le marais des Sauryls (Tomes 1 & 2)

J.L. Demelier-Riffeaud

PORTA TEMPUS

ANNAEDITIONS

Photographie de couverture réalisée par René Villain

Ce livre numérique a été publié via Bookelis

En la mémoire d'Irma POIREAU

L'ATTENTE

Les yeux fatigués quittèrent la danse encore agile des aiguilles, pour regarder qui, derrière les vitres embuées, venait de toquer à la porte.

- Entrez !

- Je ne vous dérange pas ?

- Non, il est temps que je quitte mon ouvrage.

- Avez-vous des nouvelles ?

- Toujours rien !

- C'est inquiétant tout de même...

- Il n'est pas pressé ; il a raison ! Au moins il est au chaud, là où il est.

- Alors, je vous laisse ; à demain, Madame Poireau !

La femme du menuisier referma la porte et traversa la rue pour rentrer chez elle.

Depuis quelques jours le quartier s'animait de mots d'étonnement ; depuis plus d'une semaine un bébé aurait dû naître. La maman s'était-elle trompée sur la date de la conception, ou cet enfant était-il seulement un retardataire ?

Bien que cette naissance nouvelle à sa porte la réjouisse, cette vieille femme, dont les dix-huit grossesses n'avaient pu qu'atténuer les craintes maternelles, s'étonnait de cette sourde inquiétude qui, depuis quelques jours, ne la quittait guère.

Où sont donc enfuis les cris, les rires et les pleurs enfantins qui animèrent ses heures durant toutes ces décennies évanouies ? Désormais, seule en ce village de France, loin de sa Pologne natale que la guerre lui a ravie, elle se soumet avec amour à la volonté du Seigneur.

Les voies divines demeurent si mystérieuses ! La guerre a laissé dans son sillage tant de malheurs, de désarroi et de dénuement,

comment oserait-elle se plaindre ? Cette petite maison lui offre son toit protecteur et les gens du village ont accepté son accent étranger et son mauvais français. Pour tout cela, ses doigts défilent avec ferveur sur les perles d'ambre du chapelet. De sa lointaine enfance elle a conservé ces longs moments de prières, rythmés de Pater Noster, d'Ave Maria et de lectures saintes.

Ce soir, les remerciements pour tout ce qu'elle reçoit en sa vie, s'effacent devant la nécessité d'une demande de grâces pour la venue prochaine de ce bébé.

Au matin de ce jour nouveau de Novembre, elle ne s'attarda pas au lit. Elle voulait savoir si, au cours de la nuit, cette petite était née. Car elle était certaine que cet enfant à venir serait une fille ; la maman portait haut !

Elle attisa les cendres de la cuisinière pour y déverser un sceau de boulets. La journée s'annonçait belle, mais la froidure de ce nouvel hiver commençait à pénétrer au cœur des maisons et à quatre-vingts ans son corps usé peinait à se réchauffer. De la patère elle décrocha, pour s'en couvrir, son châle et plaça la cafetière sur le coin du feu. Elle boirait le café à son retour. Avant, elle devait aller aux nouvelles.

De son pas mal assuré, elle descendit vers la maison du jeune couple d'où des gémissements lui parvinrent. Elle comprit à leurs espacements que les contractions de la maman venaient de débiter.

Revenant vers le silence de sa maison, elle s'arrêta chez le menuisier. Madame Doré, petite femme ronde, emmitouflée dans sa robe de chambre, lui ouvrit.

- Le travail a commencé !

- Ce sera donc pour aujourd'hui.

- Naître un jeudi ; le jour où il n'y a pas d'école ! Cette petite sera une paresseuse, dit-elle dans un sourire d'affection.

Irma Poireau s'en retourna à son café et à ses prières matinales.

Abandonnant doucement sa vêtue nocturne pour orner le ciel d'automne de voiles éphémères et rosés, cette vingt-septième journée de novembre s'annonçait comme une arche d'alliance unissant passé et avenir.

Comme chaque matin, depuis que le Bon Dieu lui avait choisi ce coin de Terre pour vivre ses vieux jours, Madame Poireau descendit vers dix heures la grand-rue pour se rendre chez ses commerçants. Pour cela, il lui fallait passer devant la maison qui allait s'animer très prochainement d'un deuxième enfant.

Au pied de la fenêtre de la chambre elle s'arrêta un instant, perçut les plaintes maternelles et continua ses pas lents jusqu'aux boutiques.

En remontant chez elle, bien qu'au bout de son bras le panier ne pesât guère, elle marqua à nouveau une pause devant la demeure du jeune couple.

Un vieil homme sortit de la maison.

- Bonjour, Madame Poireau !

- Bonjour, Monsieur Auguste. Alors, c'est pour aujourd'hui ?

- Oui !

- Vous allez avoir une quatrième petite-fille...

- Et si c'était un garçon ?

- Non, non, Monsieur Auguste ; vous verrez !

La polonaise revint chez elle et, ayant placé ses provisions dans le garde-manger, prit place dans son fauteuil, le temps d'une dizaine d'Ave.

Paisiblement la matinée s'étira.

Habituellement, se laisser ravir par le sommeil d'après-midi lui permettait de prendre une revanche sur les heures de veille nocturne, mais aujourd'hui, avant d'être emportée par cette courte pose réparatrice, elle ne résista pas à l'envie de s'enquérir d'éventuelles nouvelles.

Elle avait bien fait de parcourir les trente mètres séparant les deux maisons ; les contractions s'étaient rapprochées. La naissance était désormais imminente. Elle s'en retourna donc vers son repos ; mais celui-ci ne vint pas.

Dans un rythme saccadé et régulier la laine remontait le long du tablier et Irma Poireau, tout en regardant le mouvement incessant des aiguilles, s'était enfuie dans la vaste plaine de ses lointains souvenirs.

16 h 50 ! Elle sortit sur le pas de sa porte, mais seuls quelques enfants, plus bas, dans cette rue tranquille, se disputaient en riant la possession d'un ballon de chiffons. L'été était déjà si loin ! Le temps des chaises posées devant les maisons, sur lesquelles ouvriers ou ménagères venaient profiter de la douceur des soirs, s'était enfui avec les derniers rayons de l'automne.

Avant que la nuit ne recouvre la rue, parcourant une dernière fois le court trajet la séparant de cette famille qui allait s'agrandir, elle se troubla en entendant les cris de la maman.

La 202 du Docteur Lévy, remontant de la place de l'église, stoppa près d'elle. Le médecin de famille en descendit.

- C'est pour maintenant, Docteur ?

- Oui, Madame Poireau. Vous pouvez commencer vos prières !

La vieille femme ne répondit pas et s'en retourna chez elle. Cette petite allait donc naître à la nuit tombée.

Elle aurait bien prévenu la femme du menuisier, mais l'obscurité de la maison signalait l'absence de sa voisine.

À 18 h 20, Madame Doré, revenant de chez sa fille, s'arrêta devant la porte de la polonaise et toqua à la vitre.

Celle-ci était assise, tête penchée, dans son fauteuil.

Le bruit sur le carreau de verre ne la fit pas bouger. Madame Doré ouvrit la porte.

La vieille femme ne bougea pas.

- Madame Poireau ?

La femme du menuisier s'approcha, puis posa sa main sur le bras de la grand-mère.

- Madame Poireau ?

L'inquiétude l'envahit ! Était-ce possible ? Avec hésitation et délicatesse elle souleva la tête blanche. Les yeux étaient ouverts. Irma Poireau semblait s'être éteinte, ses doigts serrés sur son chapelet.

- Ô mon dieu !

Madame Doré, vivement, alla frapper à la maison où se trouvait le Docteur Lévy.

- Il faut vite que le médecin vienne, je crois que Madame Poireau est décédée.

Le jeune papa prévint le praticien.

- Allez voir ce qu'il en est, Paul !

Le jeune père se rendit auprès de Madame Poireau, vérifia que la vieille dame ne respirait plus, lui ferma les paupières, puis rapidement revint auprès de son épouse et du Docteur.

- Madame Poireau est morte !

- Alors ma place est ici, auprès de ce bébé qui arrive.

Avec difficultés..., et beaucoup de retard, le petit corps quitta enfin la chaleur du ventre maternel.

Le médecin présenta aux parents leur dernier-né.

- C'est un garçon !

FIN

Ceci est notre histoire ; celle d'Irma Poireau à qui je dédie ce livre, et la mienne. Je suis arrivé en ce monde au moment même où elle le quittait.

Nous nous sommes croisés sur le palier du temps.

Sans l'avoir connue, elle accompagne le cours de mes jours. Je voulais par ces quelques lignes, laisser une trace de ce que furent ses dernières heures et lui témoigner ainsi ma tendresse, ma reconnaissance et mon attachement.

JLDR

LES PORTES DU TEMPS

SYLVAIN (Dieu des forêts)

La chance était avec David, il faisait un temps merveilleux pour un 26 avril. Il ne pouvait espérer mieux. En arrivant dans l'allée menant à sa maison, il aperçut derrière la grille, la grosse masse sombre de son Beauceron.

Il stoppa sa BMW sous le garage, attrapa sa mallette et rejoignit la maison.

- Bonjour, Douck !

L'animal s'était assis devant son maître, dans l'attente d'un geste affectueux qui ne vint pas. L'homme poussa la porte sans la refermer, posa sa sacoche et retira sa veste de costume.

- Lilou, tu es là ?...

Tout en dénouant sa cravate, il prit l'escalier menant à leur chambre.

- Chérie ?

Un rapide coup d'œil prouva l'absence de sa femme.

Il retira prestement ses vêtements, les posa sur le lit et attrapa dans l'armoire une tenue de l'armée.

La porte d'entrée de la cuisine claqua.

- Lilou ?

- Oui ! Tu es déjà là ?

Le pas de la jeune femme se fit entendre dans l'escalier, puis elle apparut dans l'encadrement de la porte.

David regarda le visage de sa compagne, s'approcha d'elle et l'enserra.

- Tu es radieuse !

Elle posa sa tête sur la poitrine de David et, langoureusement, se frotta contre lui.

Il glissa sa main dans les cheveux blonds.

- Non, non, jolie dame..., pas maintenant !

Lilou sembla faire la moue, puis se mit à sourire.

- Tant pis pour moi ! Je te laisse enfiler ton pantalon... Tu as déjeuné ?

- Non.

- Tu pars tout de suite, je suppose !

- Oui.

- Je vais te préparer un Parisien.

- Avec moutarde !

- Moutarde et bière, comme toujours !

La jeune femme quitta la pièce.

David s'approcha d'un coffre posé au sol, l'ouvrit, en retira un sac et un étui de cuir, avant de redescendre à la cuisine.

- Je me chausse et je pars.

- Tu emmènes Douck ?

- Ah non ! Avec le bruit qu'il fait !

La jeune femme passa dans la pièce voisine et revint avec une bouteille de bière à la main.

- Une ou deux ?

Il leva l'index.

- Ton casse-croûte est prêt, chasseur d'images !

David ajusta sa tenue, enfila ses bottes, puis glissa son frugal repas dans une de ses grandes poches.

- Tu vas où ?

- Dans le bois des Pierreux.

- A quelle heure seras-tu de retour ?

- Il est 14 h 40 ?... Je serai là, au plus tard à 18 heures. Tu seras là ?

- Oui, ce soir les enfants n'ont pas d'activités.

David saisit la bandoulière de son sac et la glissa sur son épaule, avant de poser un baiser sur les lèvres groseille de Lilou.

La jeune femme appela le chien pour le faire entrer et David s'éclipça par la porte de l'arrière-cuisine.

Une fois arrivé au bout de l'allée, il prit sur la gauche le chemin de terre qui s'enfonçait dans la campagne. Il marcha d'un pas rapide durant une dizaine de minutes.

Arrivé à un croisement de chemins, il obliqua vers le nord. La sente s'était resserrée et le sol regorgeait des pluies hivernales. Les champs avaient fait place à des taillis au sein desquels commençaient à éclore les bourgeons. C'était le moment idéal pour l'observation et la photo. Les arbres se firent plus gros. David, après avoir enjambé un petit fossé longeant le chemin, grimpa sur un léger talus au haut duquel, comme en surélévation, commençait un bois de hauts et vieux arbres. L'odeur d'humus s'y révélait plus fortement. Depuis qu'il l'avait découvert, David aimait ce lieu. Il s'y sentait attiré. Étrangement, la diversité d'oiseaux y était faible. Aucune espèce, habituellement familière dans un tel biotope, ne s'y trouvait. C'était pour lui un mystère et il avait décidé d'y consacrer, durant quelque repos, son temps d'observation.

Il se faufila entre les troncs moussus des arbres. Son pas se voulait léger et discret, mais le bruit du bois mort craquant sous ses pieds s'amplifiait dans le silence étrange de ce lieu. S'arrêtant un instant, il observa le site. Il était aisé de se perdre au milieu de ce bois sans repaire. Il reconnut, au travers des premières frondaisons, la haute stature du hêtre au pied duquel il avait pris l'habitude de se poser. Il s'en approcha avec peine. Des jeunes pousses de toutes espèces menaient un combat silencieux pour parvenir à la lumière. Arrivé près du large tronc, il posa son sac à terre et balaya du regard les cimes élevées de ces grands arbres. Tous ces géants portaient, telles des parures disparates, les stigmates du temps. Son hêtre protecteur ne présentait plus que quelques rares branches sur lesquelles les derniers bourgeons absorbaient la vitalité affaiblie de ce vieil arbre. David caressa longuement l'écorce ridée, puis apposa les paumes de ses mains en fermant les yeux, comme pour mieux percevoir la vie silencieuse qui lentement s'écoulait. Il demeura ainsi, un long moment.

Un claquement d'ailes, en haut de la voûte forestière, interrompit sa concentration. Rapidement son regard balaya le haut des arbres, sans toutefois apporter de réponse à sa curiosité. Il attrapa l'étui de

cuir, duquel il retira une paire de Leika, puis s'accroupit, le dos appuyé au tronc. Les yeux collés à la lentille de ses jumelles, il parcourut lentement les hautes branches, persuadé d'y pouvoir observer quelque chose.

Il avait raison ! Un oiseau, au plumage gris sombre, à l'apparence d'un ramier, donnait de vigoureux coups de tête sous son aile. C'était le moment de la toilette pour ce coucou. David ne put s'empêcher de jubiler. Avec un peu de chance, le lissage terminé, ce héraut des beaux jours inviterait une compagne à le rejoindre.

Mais un craquement de bois surprit l'oiseau qui, prestement, s'envola.

David, déçu, observa le fâite des arbres à la recherche de ce visiteur discret ; mais en vain.

Il se relevait lorsqu'un sinistre fracas, à la cime du hêtre, se produisit. Il leva la tête. Une énorme branche plongeait sur lui, entraînant dans sa lourde chute des branchages plus légers. Il bondit en avant, mais les pousses environnantes ralentirent sa fuite. Un coup violent sur l'épaule le projeta à terre.

Il tentait de se relever, lorsqu'un éclair rouge envahit toute sa tête.

PLUTON (Dieu des enfers)

- Ranoouu... !

Immensité d'une nuit sans limite, sans lueur, sans repaire, où seul, englobant tout, intimement mêlé à cet univers sans fin, s'intègre, se mélange, se fond, un froid inconnu.

Au loin, si loin, dans un ailleurs, un mot revient, résonne, rebondit sur ce minuscule point de vie errant dans cette infinitude de vide.

- Ranoouu...

Ce mot se confond à la nuit et au froid. Il s'amplifie. Il habille l'infini, en inscrit les limites.

- Ranouuu...

Cette vibration enserme cet atome de vie perdu, pour que sa conscience, enfin, s'éveille. Hors de toute notion temporelle, le

sentiment intime d'être, lentement grandit, repoussant les tentacules du néant, laissant place à une présence nouvelle à laquelle aussitôt les griffes du froid s'unissent.

Puis soudain..., un cri immense résonne ! Un voile se déchire et une luminosité intense chasse la nuit. La conscience d'être ressurgit ! En un éclair, la mémoire de David renaît. La lumière est douleur, s'ajoutant, se conjuguant, à celle, violente, qui lui enserre la tête. Il a terriblement froid.

Il se souvient ! Le bois, les oiseaux, la branche qui tombe !

- Ranou... Ranou !

Le mot est toujours là, qui se répète et auquel s'ajoutent d'autres sons inconnus.

La sensation de vie emplit à nouveau le jeune assureur. Tout son corps semble être immergé dans le froid le plus glacial et sa tête résonne encore de la violence subie. Il tente lourdement de porter la main vers le sommet de son crâne. Une douce chaleur lui réchauffe le bout des doigts. En ouvrant les yeux, une brûlure fulgurante déchire ses paupières et un long gémissement sort de sa gorge.

Ce calvaire, un court moment, recule. Allongé, le visage contre le sol, David, ébahi, aperçoit au travers de ses paupières mi-closes, un tapis de ouate rougie.

Il porte sa main à ses yeux. Il découvre une main large et épaisse, maculée de sang et recouverte partiellement de neige. Une main portant un large anneau d'or au centre duquel sont insérés, en triangle, trois jades d'égale dimension.

Il découvre une main... Une main qui n'est pas la sienne !

Il veut crier ; il veut fuir ; il veut rentrer. Mais de nouveaux sons incohérents lui parviennent. Il essaie de relever la tête, mais seules ses paupières répondent à sa volonté.

Il sent les palpitations de son cœur s'accélérer. Quelqu'un est là, près de lui ! Quelqu'un, dont il ne voit que les pieds. Mais des pieds recouverts de peaux de bêtes, attachées par un lien de cuir.

David sent soudain son corps meurtri se retourner ; la lumière violente d'un ciel d'hiver l'obligeant à refermer les yeux. Des voix au langage inconnu s'adressent à lui. Il rouvre ses paupières de feu.

Deux hommes le regardent. Deux êtres, à la barbe naissante et aux yeux clairs. L'un d'eux a la tête couverte par un casque de fer, et la longue chevelure frisée du second est coiffée d'une énorme gueule de loup.

Celui-ci se penche alors vers le jeune homme.

- Ranou !

À cet instant, la nuit, à nouveau, engloutit le jeune observateur.

ONEIROS (Dieu des rêves)

Un balancement régulier de tout son corps et une douleur lui enserrant la tête ramenèrent David à un nouvel état de conscience. Une forte fièvre repoussait son sens de l'analyse. Il était prisonnier d'un cauchemar sans issue. Il lui semblait être enfermé dans une bulle de vapeur, mais la peau de son visage se déchirait sous les morsures du froid.

Les yeux bleus de Lilou apparurent devant ses paupières closes. Il s'entendit hurler. Il pleurait. La peur de mourir seul dans la forêt l'envahit. Il tenta de se débattre, mais ses membres lui parurent attachés. Il hurla de nouveau, longuement. Le balancement régulier et douloureux s'interrompit.

Le vide le happa soudainement. Il se sentit flotter un court moment, puis son corps reposa, immobile. Il ouvrit ses paupières douloureuses. Devant ses yeux exorbités et rougis de fièvre, apparut à nouveau l'homme coiffé de la gueule de loup. Par-delà sa conscience altérée, David comprenait que cet être irréel lui parlait. La voix rauque était calme et apaisante. Une profonde affection se dégageait du regard de cet inconnu. David voulut lui parler, mais ses cordes vocales ne répondaient plus à la sollicitation. À plusieurs reprises il essaya de communiquer ; mais en vain. Les mots ne sortaient pas de sa gorge. Il s'entendit hurler à nouveau le nom de Lilou..., mais il ne reconnut pas sa voix.

Tel un fêtu aspiré dans le tourbillon d'un torrent déchaîné, il fut happé par le gouffre du néant.

Après un temps sans repaire, le silence nu rappela David. Comme un corps émergeant d'un océan sans fond, il reprit possession de lui-même, doucement, mais sans ouvrir les yeux, pour mieux appréhender la réalité. La douleur dans la tête s'était un peu atténuée. Aucune voix près de lui ! Seule, une agréable chaleur l'entourait.

Un trouble violent l'envahit. Était-il sorti de ce cauchemar à l'apparence si réelle ?

Il garda les yeux fermés, voulant analyser par les rares bruits environnants, le lieu où il se trouvait. Était-ce l'hôpital de Poitiers ? Le lourd silence régnant autour de lui l'inquiéta. Un centre de soins est animé. Ici, aucun mouvement, aucun son. Rien !

Puis soudain, l'inattendu ! À nouveau le plongeon dans l'incohérence, dans l'impossible !

À quelques mètres de lui, des corbeaux croassaient.

Une indicible angoisse l'inonda. Il ouvrit les yeux. Étendu au milieu d'une vaste salle, aux murs et au plafond de pierres, il reposait, allongé sous d'épaisses fourrures animales. Un feu crépitait près de lui.

Ce lieu devait être une chapelle.

Il tenta de s'asseoir sur sa couche, mais une violente douleur lui extirpa un cri. Des pas résonnèrent dans sa direction et une voix légère rompit le silence. Un garçon, aux longs cheveux roux et au regard perçant, s'approcha de lui avec un large sourire, en lui adressant des mots que le jeune assureur ne comprit pas. David voulut lui parler, l'interroger, prendre une part active à ce cauchemar, mais aucun son ne semblait vouloir sortir de sa gorge en feu.

Le jeune homme, vêtu d'une courte tunique de peau brune, aux épaules recouvertes d'une pèlerine de poils ras, lui tendit un grand verre d'étain sculpté. David s'en saisit. À nouveau il découvrit ses mains. Ce n'était plus les siennes. Elles étaient larges et épaisses. L'annulaire gauche portait un anneau, au centre duquel, trois pierres étaient insérées.

David posa le verre sur la dalle du sol et, repoussant les épaisses fourrures, tenta de se lever. Mais il stoppa son geste en découvrant le reste de son corps. Il était vêtu de cuir et de peaux d'animaux. Ses cuisses étaient puissantes, ses mollets aux muscles saillants étaient

enserrés de liens qui remontaient de ses pieds recouverts d'une sorte de chaussures de cuir. Il regarda le garçon qui semblait ne pas comprendre la stupeur de David. Mille questions envahissaient son cerveau. Il lui semblait qu'un tunnel avait pris possession de toute sa tête. Lilou, le bureau, les oiseaux, son cabinet d'assurances, Pauline et Thomas, ses deux enfants, tout cela lui semblait si proche et à la fois irréel. Des mots incohérents, sans fondement prirent naissance dans son cerveau. Ils s'amplifièrent, résonnèrent, s'imposèrent, au point que David s'entendit les éructer avec violence.

La main du jeune homme se posa alors sur l'avant-bras de David et il le regarda en parlant.

David reconnut le premier mot prononcé : « Ranou ». Ce mot qui avait empli tout son être, lorsqu'il était couché dans la neige. Mais avait-il réellement été dans la neige ? Avait-il vécu cette immense douleur ? Était-il là, présent ? Non, cela était totalement impossible. Il était David Grimaud, assureur à Poitiers, marié à Jeanne Merlet, la Lilou de son cœur. Il était passionné d'histoire, d'environnement, de voitures et adorait les Havanes et les bons vins. Alors, tout ce qui lui arrivait actuellement était dû à la fièvre, à l'accident dans le bois, peut-être à une anesthésie ou à une perte de connaissance. Peut-être était-il en train d'agoniser dans le Bois des Pierreux. Une chose cependant lui paraissait certaine ; il ne pouvait réellement vivre ces visions, pourtant si réelles, qui le bouleversaient.

D'ailleurs, il pouvait se le prouver. Fébrilement il se releva, quitta sa couche en s'appuyant sur le bras du garçon et s'approcha du feu. Il se pencha, saisit un bois incandescent et, sans retenue, le posa sur son avant-bras.

Un cri effroyable emplit la salle de pierre, puis David s'écroula sur le pavé.

MARS (Dieu de la guerre)

Bien avant que le soleil n'illumine le levant, Ranou et ses guerriers avaient pris position dans la partie sud de l'imposante forêt

qui cernait une partie de la plaine de Cremone, où le roi Odoacre et ses Hérules avaient installé leur camp. Les Ostrogoths, sous le commandement de leur roi Théodoric, occupaient les parties centrales et nord de ce vaste ensemble. La veille au soir, les huit mille Wisigoths, après avoir traversé les Alpes, avaient fait jonction avec l'arrière-garde de l'armée ostrogothe. Chacun attendait désormais l'ordre de fondre sur le camp des Hérules.

Malgré la présence de tant de guerriers à ses côtés, Ranou percevait le silence qui recouvrait la forêt en cette fin de Juillet 490. Il aimait particulièrement ce moment d'attente où chacun se concentre, se recentre, avant de se jeter dans la furie, dans la tuerie.

Ranou était dans sa vingt-troisième année. Sa bravoure au combat, jointe à son amitié de toujours pour le fils d'Euric, devenu roi sous le nom d'Alaric II, l'avait promu à la tête de cette armée wisigothe, venue prêter main-forte à leurs frères ennemis. Lorsque la guerre ne les appelait pas, lui et ses hommes étaient centrés en Novempopulanie, séjournant entre Elusa¹, la métropole et les autres villes de cette province.

Soudain, la longue attente prit fin. Le silence de ce matin d'été s'emplit du son des olifants, transmettant l'ordre de fondre sur les Hérules. Ranou leva son glaive puis lança un long cri pour exhorter ses frères au combat.

Mais, tandis que ses guerriers lançaient leurs chevaux dans une course effrénée, un brouillard épais l'environna. Il éperonna sa monture avec vigueur, mais son cheval, sous lui, disparut. Ranou flottait dans l'espace. Un ronronnement inconnu se fit entendre, tandis que des forces le retenaient par les épaules. Le paysage devant ses yeux ébahis se mit en mouvement. Il se voyait prisonnier d'une machine de fer se déplaçant à très grande vitesse entre les arbres, suivant une voie semblable à celle construite par les Romains, mais recouverte d'un linceul gris et lisse, marquée en son centre d'inégales rayures blanches. Une femme à son côté, aux cheveux couleur de blé, coupés très courts, prononça des mots qu'il ne comprit pas. Un parfum envoûtant émanait de la peau blanche de cette inconnue.

1 Elusa : Eauze

Puis soudain, sans transition, la vision changea. Des hommes et des femmes, accoutrés de vêtements colorés et aux formes étranges, se trouvaient près de lui, assis à une table chargée de victuailles, au milieu d'un petit pré à l'herbe rase, ceint d'un rempart de pierres ne dépassant pas le torse d'un homme. Leur langage lui était étranger. Tous riaient, tout en portant à leurs bouches de petits bâtons blancs d'où s'échappait une fumée odorante. Deux enfants s'approchèrent de Ranou et s'adressèrent à lui. Fait étrange, il connaissait ces mots mais en ignorait leur sens. Un petit boîtier de métal inconnu, posé devant lui sur la table, émit un son. L'enfant porta cette chose à l'oreille de Ranou. Un être, enfermé à l'intérieur, lui parlait. Il se saisit de cette boîte ensorcelée, la jeta et voulut fuir. C'est alors que le sol s'ouvrit et il fut aspiré dans un tourbillon sonore.

Le visage en sueur, Ranou ouvrit les yeux ! Tout cela n'était qu'un songe mystérieux. Il se trouvait allongé sur un épais tapis de peaux et un grand feu, non loin de lui, apportait une forte chaleur. Des visages connus étaient à ses côtés : Euric et Thigismond, ses amis de toujours et Frerhic, son fils bien aimé.

Le guerrier posa le regard sur ses compagnons. Il se sentait envahi par un flot incessant de pensées. Que s'était-il donc passé ? Quel message les Dieux voulaient-ils lui transmettre par cet étrange songe ? La bataille contre les Hérules s'était déroulée dix-sept années auparavant. Ce jour-là, aucune magie n'avait atteint le jeune chef.

Ranou regarda son avant-bras. Une douloureuse enflure en occupait une large partie.

- Que m'est-il arrivé ?

Frerhic, surpris par cette question, le regarda.

- La fièvre t'avait obscurci l'esprit, Père. Tu t'es toi-même porté le feu.

Le guerrier wisigoth se tut quelques instants avant d'interroger ses compagnons.

- Euric ! Que ton cœur parle avec droiture ! Tu étais à mon côté lors de la bataille de Cremone ! Alors dis-moi, ai-je fui devant le combat ?

Le grand guerrier regarda, avec étonnement, son chef et ami.

- Pourquoi cette question Ranou ?... Comme dans toutes les batailles où j'ai eu le plaisir de combattre à tes côtés, ton glaive a été le premier à frapper ! C'est de ton bras que sont morts les premiers Hérules. Ce jour-là, nous avons tué bien plus d'ennemis que nous ne disposons aujourd'hui de guerriers dans nos rangs.

- Alors, pourquoi les Dieux m'ont-ils envoyé ce songe ?

Une voix grave se fit entendre de l'autre côté du feu.

Ranou reconnut le vieux Recesthor.

- Ranou, mon enfant, pourquoi parles-tu encore des Dieux ? Quand accepteras-tu que nous, Aryens, ne croyons qu'en un seul Dieu ?

- Un seul ou plusieurs, peu m'importe vraiment. Mais ce que je viens de vivre est une chose étrange.

- Quelle vision a pu te troubler ainsi ?

Le chef wisigoth rapporta ce rêve à l'apparence si réelle, si palpable. Les quatre hommes autour de lui rivèrent leurs regards à ses lèvres. Lorsqu'il se tut, le silence de la nuit envahit le temple de pierre.

- Notre peuple vit des heures sombres. Depuis près d'un siècle le soleil nous a éclairés, mais je crains désormais que le crépuscule n'allonge son ombre sur nous pour longtemps.

La voix profonde de Recesthor résonna dans le vide du lieu. C'était un être étrange, mystérieux. Il était tout à la fois, un valeureux guerrier, un sage vénéré des Wisigoths et la mémoire vivante de cette ancienne horde, partie du Caucase trois siècles auparavant. Il avait compris depuis longtemps que cet autre peuple Germain, les Francs, serait pour eux un rude adversaire. L'empire romain d'occident s'effondrait et les luttes, incessantes, entre les peuples barbares venaient de briser les frontières du royaume que les Wisigoths s'étaient constitué depuis le traité d'alliance, signé avec Rome en 418.

Il s'interrompit un instant, puis continua.

- Si le Dieu de ton cœur t'a porté ce message, c'est que tu seras à même de l'interpréter le temps venu. Pour l'heure, il nous appartient de mettre en lieu sûr le trésor dérobé à Thierry. Nos hommes valides sont peu nombreux et les Francs nous trouveront avant peu.